Mes paroles sont comme les étoiles...

Autor(en): **Hearting, Ernie / Gohl, Heinrich**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 5

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829254

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

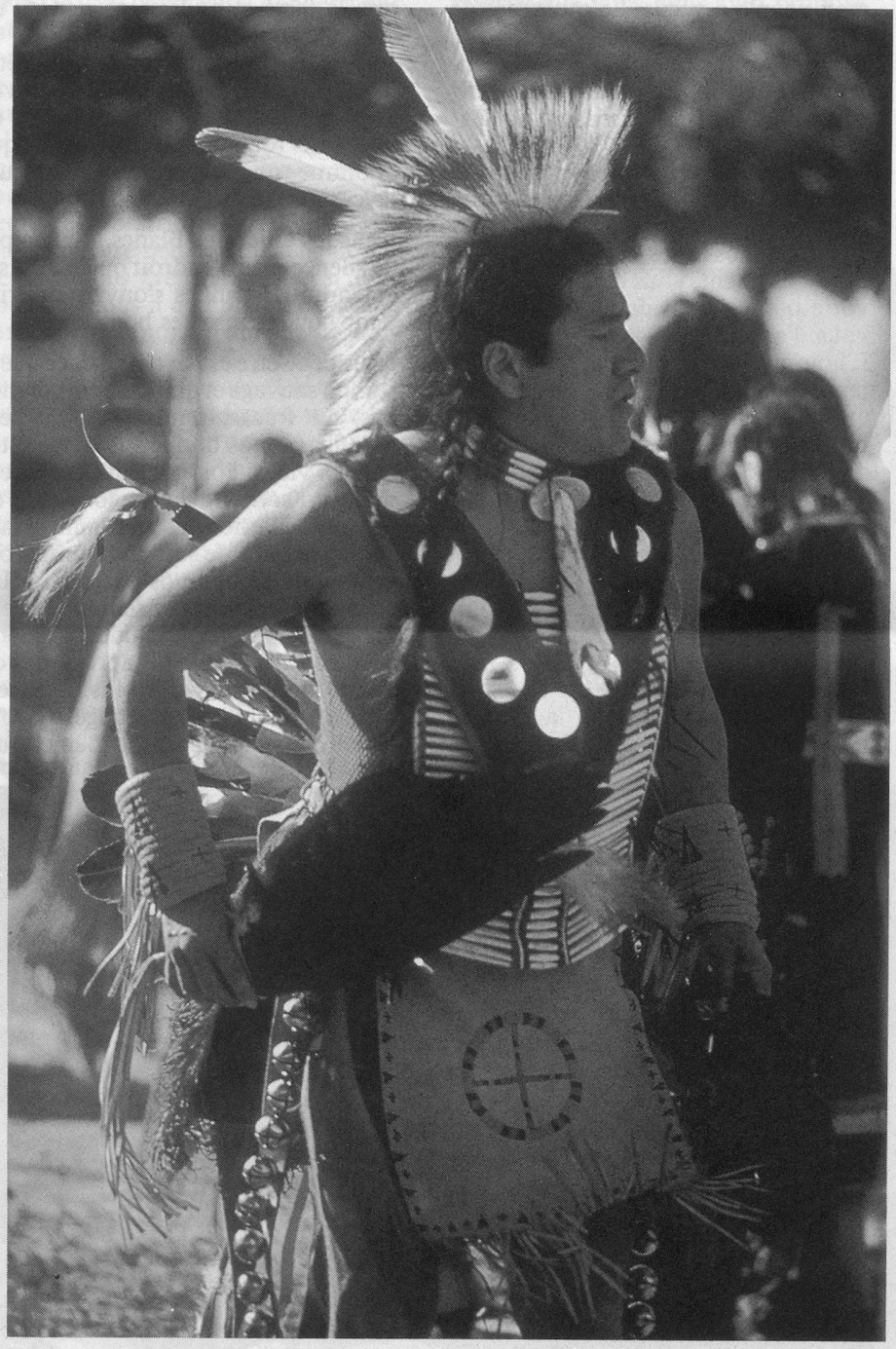
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mes paroles sont comme les étoiles...



En 1855, Franklin Pierce, 14e président des Etats-Unis d'Amérique, demanda à la tribu des Indiens Duwamish de céder ses terres à des colons blancs et offrit, en compensation, d'installer les Indiens dans une réserve. Voici l'allocution par laquelle Seattle, le chef de la tribu, répondit au président.

«Le grand chef de Washington envoie un message pour dire qu'il désire acheter nos terres.

Le grand chef nous envoie aussi des paroles d'amitié et de bonne volonté. C'est là un geste bien aimable de sa part car, nous le savons, il n'a pas besoin de notre amitié.

Mais nous réfléchirons à son offre, car nous savons – si nous ne vendons pas – que l'homme blanc viendra peut-être, armé de fusils, et s'appropriera nos terres.

Comment peut-on acheter ou vendre le ciel – ou la chaleur de la terre? Cette manière de penser nous est étrangère. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air ni le miroitement de l'eau – comment pouvez-vous nous les acheter?

Nous prendrons notre décision.

Quand le chef Seattle parle, le grand chef de Washington peut se fier à ce qu'il dit, aussi sûrement que notre frère blanc peut se fier au retour des saisons.

Mes paroles sont comme les étoiles, elles ne s'éteignent pas.

Mon peuple vénère chaque coin de terre, chaque scintillante aiguille de sapin, chaque plage sableuse, chaque nuage de brume dans les sombres forêts, chaque clairière, chaque insecte qui bourdonne; dans les pensées et dans la pratique de mon peuple, toutes ces choses sont sacrées. La sève qui monte dans l'arbre porte le souvenir de l'homme rouge.

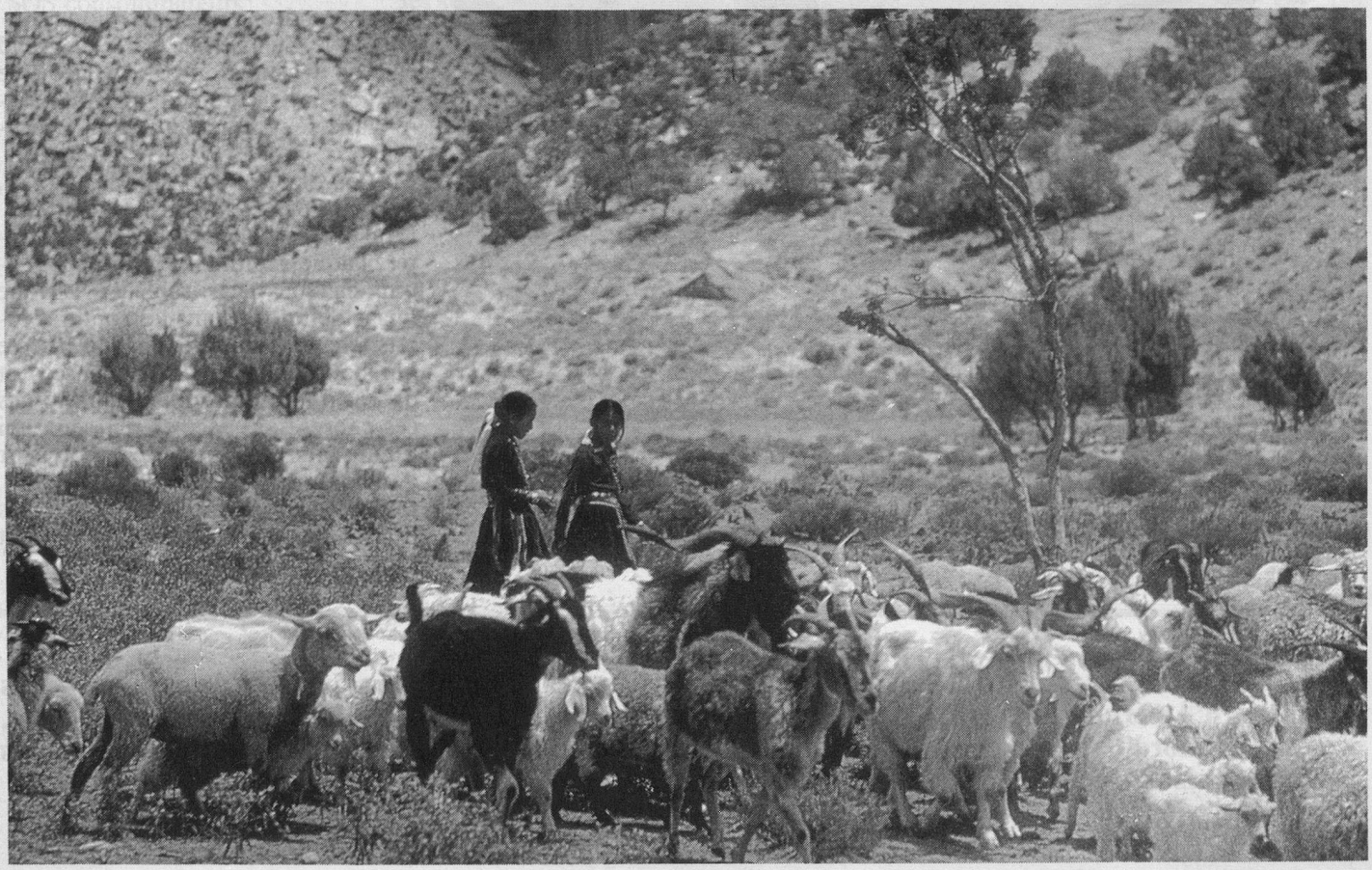
Les morts des Blancs oublient le pays de leur naissance quand ils s'en vont pour cheminer sous les étoiles.

Ce très beau texte est celui de la préface d'un admirable Grand Livre Silva qui vient de paraître: «Les Indiens d'Amérique du Nord», signé Ernie Hearting (texte) et Heinrich Gohl (illustrations). Ce texte, d'une extraordinaire fraîcheur, mérite d'être lu, relu et médité à une époque où l'on parle toujours plus et avec raison d'écologie et de respect de la liberté et des aspirations des peuples.

Nos morts n'oublient jamais cette terre merveilleuse, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous faisons partie de la terre, et elle fait partie de nous. Les fleurs odorantes sont nos sœurs; les chevreuils, le cheval, le grand aigle sont nos frères.
Les hauteurs rocheuses, les luxuriantes prairies, la chaleur corporelle du poney – et de l'homme – elles font toutes partie de la même famille.
Si donc le grand chef de Washington nous envoie son message pour dire qu'il pense acheter nos terres, il nous demande beaucoup.
Le grand chef nous fait savoir qu'il nous donnera un endroit où nous pouvons vivre agréablement et entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants. Mais cela se peut-il jamais? Dieu aime votre peuple et a abandonné ses enfants rouges. Il envoie des machines pour aider l'homme blanc dans ses travaux, et il construit pour lui de grands villages. Il rend votre peuple de plus en plus fort, de jour en jour. Bientôt vous inonderez notre pays, comme les eaux qui se précipitent dans les gorges après une pluie soudaine. Mon peuple est comme une marée qui descend – mais qui ne remonte plus. Non, nous sommes de races différentes. Nos enfants et les vôtres ne jouent pas entre eux, et nos vieillards racontent d'autres histoires. Dieu est bien disposé à votre égard, et nous sommes des orphelins.
Nous réfléchirons à votre offre d'acheter nos terres. Ce ne sera pas facile, car, pour nous, cette terre est sacrée.
Ces forêts font notre joie. Je ne sais pas – notre manière d'être n'est pas la même que la vôtre. L'eau scintillante qui bouge dans les ruisseaux et les fleuves n'est pas seulement de l'eau, mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons nos terres, vous devrez savoir qu'elles sont sacrées, et vous devrez apprendre à vos enfants qu'elles sont sacrées et que, dans l'eau limpide des lacs, chaque miroitement fugitif parle d'événements et de traditions que mon peuple a vécus. Le murmure de l'eau est la voix de mes ancêtres. Les cours d'eau sont nos frères – ils étanchent notre soif. Les cours d'eau portent nos canoës et nourrissent nos enfants.
Si nous vendons notre pays, vous devrez garder ceci dans votre mémoire et l'apprendre à vos enfants: les cours d'eau sont nos frères – et les vôtres – et, dès ce moment, vous devrez accorder votre bonté aux cours d'eau, comme vous l'accordez à tout autre frère. L'homme rouge s'est toujours retiré pour céder la place à l'homme blanc qui envahissait son pays – comme la brume du matin cède la place au soleil qui se lève. Mais les cendres de nos pères sont sacrées, le sol de leurs tombes est béni, il leur est consacré, et ainsi ces collines, ces arbres, cette partie de la terre nous sont consacrés. Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre manière d'être. A ses yeux, n'importe quelle partie du pays est semblable à l'autre, car il est un étranger, qui vient dans la nuit et prend à la terre toutes les choses qu'il lui faut. La terre n'est pas son frère, mais son ennemi, et lorsqu'il l'a conquise, il continue son chemin. Il laisse derrière lui les tombes de ses pères – et ne s'en soucie pas. Il vole la terre à ses enfants – et ne s'en soucie pas. Oubliés, les tombes de ses pères et le patrimoine de ses enfants. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme des objets faits pour être achetés et pillés, pour être vendus comme des moutons ou des perles luisantes. Sa faim dévorera la terre et ne laissera rien qu'un désert.
Je ne sais pas – notre manière d'être n'est pas la même que la vôtre. La vue de vos villes fait mal aux yeux de l'homme rouge. Peut-être parce que l'homme rouge est un sauvage et qu'il ne comprend pas.

Dans les villes des Blancs, il n'y a pas de silence. Pas d'endroit où l'on puisse entendre les feuilles s'ouvrir au printemps ou les insectes bourdonner.

Mais peut-être est-ce ainsi parce que je suis un sauvage et que je ne comprends pas. Ce fracas, semble-t-il, ne peut qu'offenser nos oreilles. Que reste-t-il dans la vie, si l'on ne peut plus entendre le cri solitaire de l'engoulevent ou les chamailleries des grenouilles dans l'étang la nuit? Je suis un homme rouge et je ne comprends pas cela. L'Indien aime le doux bruissement du vent qui caresse l'étang – et l'odeur du vent, purifiée par la pluie de l'après-midi ou lourde du parfum des pins. L'air est précieux pour l'homme rouge, car toutes les choses partagent le même souf-



fle – l'animal, l'arbre, l'homme – tous, ils partagent le même souffle. L'homme blanc semble ne pas remarquer l'air qu'il respire; comme un homme qui meurt depuis des jours, il ne sent plus la puanteur qui l'entoure. Mais si nous vous vendons notre pays, vous ne devrez pas oublier que l'air nous est précieux – que l'air partage son esprit avec toute la vie qu'il contient. Le vent a donné leur premier souffle à nos pères, et il a recueilli leur dernier soupir. Et le vent devra aussi donner à nos enfants l'esprit qui les fera vivre. Et si nous vous vendons notre pays, vous devrez l'apprécier pour cette valeur particulière qu'il possède et pour son sol béni, l'apprécier comme un lieu où l'homme blanc sent, lui aussi, que le vent lui apporte le parfum suave des fleurs de la prairie.

Quant à votre demande d'acheter notre pays, nous y réfléchirons, et si nous nous décidons à accepter, c'est à une condition: l'homme blanc devra traiter les animaux du pays comme ses frères. Je suis un sauvage et je ne l'entends pas autrement. J'ai vu mille bisons en train de pourrir, abandonnés par l'homme blanc, tués à coups de fusil à partir d'un train qui passait. Je suis un sauvage et je ne peux pas comprendre comment le cheval de fer fumant devrait avoir plus d'importance que le bison. Le bison, nous le tuons seulement pour pouvoir continuer à vivre. Qu'est l'homme sans les animaux? Si tous les animaux étaient partis, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Tout ce qui arrive aux animaux arrivera bientôt à l'homme aussi. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre.

Vous devez apprendre à vos enfants que le sol sous leurs pieds est fait de cendres de nos grands-pères. Et afin qu'ils respectent le pays, dites-leur que la terre est remplie des âmes de nos ancêtres.

Apprenez à vos enfants ce que nous apprenons à nos enfants: la terre est notre mère. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre. Si les hommes crachent sur la terre, ils crachent sur eux-mêmes. Car ceci nous le savons, la terre n'appartient pas aux hommes, l'homme appartient à la terre. Ceci, nous le savons. Toutes les choses sont liées entre elles, comme le sang qui lie tous les membres d'une famille. Tout est lié. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a créé le tissu de la vie, il n'en est qu'une fibre. Tout ce que vous ferez au tissu, vous le ferez à vous-mêmes.

Il est une chose que nous savons et que, peut-être, l'homme blanc ne découvrira que plus tard: notre Dieu est le même que le vôtre.

Vous croyez peut-être le posséder – tout comme vous cherchez à posséder notre pays – mais ceci, vous ne le pourrez pas. Il est le Dieu des hommes – le Dieu des Rouges comme celui des Blancs. Ce pays, pour lui, est précieux, et blesser la terre, c'est mépriser son créateur.

Nous réfléchirons à votre offre. Si nous acceptons, ce sera pour assurer la réserve que vous nous avez promise. Peut-être pourrons-nous y vivre à notre manière le peu de jours qui nous restent à vivre.

Quand le dernier homme rouge aura quitté cette terre et que son souvenir ne sera plus que l'ombre d'un nuage au-dessus de la prairie, l'esprit de mes pères restera vivant dans ces rivages et dans ces bois. Car ils ont aimé cette terre, comme le nouveau-né aime le battement du cœur de sa mère.

Si nous nous vendons ce pays, aimez-le comme nous l'avons aimé, souciez-vous-en comme nous nous en sommes souciés, gardez le souvenir du pays tel qu'il sera quand vous le prendrez. Et de toute votre force, de tout votre esprit, de tout votre cœur, conservez-le pour vos enfants et aimez-le comme Dieu nous aime tous.

Car il est une chose que nous savons: notre Dieu est le même Dieu que le vôtre. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc ne peut échapper à la destinée commune. Peut-être sommes-nous tout de même frères. Nous verrons.»

(Editions Silva, Zurich. 500 points Silva + Fr. 18.– et frais d'envoi.)